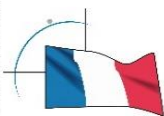




Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture



sous le patronage
de la Commission
nationale française
pour l'UNESCO

PhiloJeunes



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture



Commission
canadienne
pour l'UNESCO



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture



Chaire UNESCO d'étude
des fondements philosophiques
de la justice et de la société
démocratique



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture



UNIVERSITÉ DE NANTES

Chaire UNESCO
"Pratiques de la philosophie avec les enfants :
une base éducative pour le dialogue interculturel
et la transformation sociale"

Centre International PhiloJeunes

Fiche 18 : LA FRATERNITÉ

Cette fiche s'adresse aux jeunes de 7 à 16 ans

Auteurs : Christian Budex et Stéphanie Miraut,

CAAEE, Académie de Versailles

Révision : Michel Tozzi

Avril 2018

Fiche 18 : LA FRATERNITÉ

Fiche pour les enseignants-es et éducateurs-rices

Histoire et enjeux de la notion

Des trois notions de la devise de la République « Liberté, égalité, fraternité », la fraternité est peut-être la moins connue, la petite dernière dont on ne parle pas très souvent. Elle désigne à la fois un lien, un sentiment, un idéal ou une valeur, et un principe constitutionnel, c'est-à-dire une règle fondamentale à laquelle aucune loi ne peut déroger.

Au-delà de son inscription politique dans l'histoire française, notamment depuis la Révolution, elle est intéressante parce qu'elle permet d'interroger en général le sentiment d'appartenance. Si elle désigne d'abord le lien biologique et familial qui unit les frères ou les sœurs de sang, elle a rapidement pris un sens plus large, pour désigner l'affection, le sentiment qui unit des hommes qui se reconnaissent comme « frères » ou « sœurs » et comme membres de la même « famille » en un sens plus symbolique.

L'idée de fraternité, au sens le plus large, entendue comme le sentiment d'appartenir à la même famille des hommes, est déjà présente dans la philosophie grecque, par exemple le Stoïcisme, comme dans la plupart des religions monothéistes : Judaïsme, Christianisme, Islam. En effet, croire en un Dieu unique, c'est du même coup croire en un Père commun et abolir les différences entre les hommes pour se reconnaître frères dans l'amour de Dieu. Très présente dans le champ religieux du Christianisme où les confréries sont très nombreuses (les frères dominicains, franciscains, etc.), la notion aura servi à désigner des confréries laïques (la franc-maçonnerie), mais aussi professionnelles (les confréries de métiers du Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui) ; on la retrouvera encore dans des « fraternités d'armes » (ex : l'armée qu'on appelle « la grande famille ») ou de « combat » (ex : la résistance), voire d'« aventure » si l'on songe aux pirates « frères de la côte ».

Une notion à géométrie variable

On comprend donc qu'il existe plusieurs fraternités ou plutôt qu'il y a des fraternités plus ou moins ouvertes selon qu'elles concernent un petit groupe d'élus ou bien qu'elles embrassent au contraire l'humanité entière.

D'une part, la grande fraternité du genre humain renvoie à la notion d'humanisme, c'est-à-dire à l'idée que l'appartenance à cette famille d'êtres vivants suffit pour reconnaître une égale dignité à tout homme ou femme, quels que soient leurs particularismes et leurs différences. On s'intéresse alors à la dimension affective de ce lien et aux expériences qui permettent de l'éprouver. Ces expériences de l'altérité, qui nous mettent au contact de l'autre (alter), d'un autre moi-même (alter ego) sont en réalité des expériences de la fraternité : la compassion ou la sympathie, la pitié, la charité, l'hospitalité ou encore l'empathie. C'est au nom de la fraternité que les gens s'arrêtent dans la rue pour porter assistance à un homme allongé et immobile sur une bouche d'égout en plein hiver. C'est au nom de la fraternité ou de ce que Rousseau nomme la pitié que d'autres (l'abbé Pierre, Coluche, etc.) s'indignent du manque de considération à l'égard de certains de nos frères humains, qu'ils soient migrants,

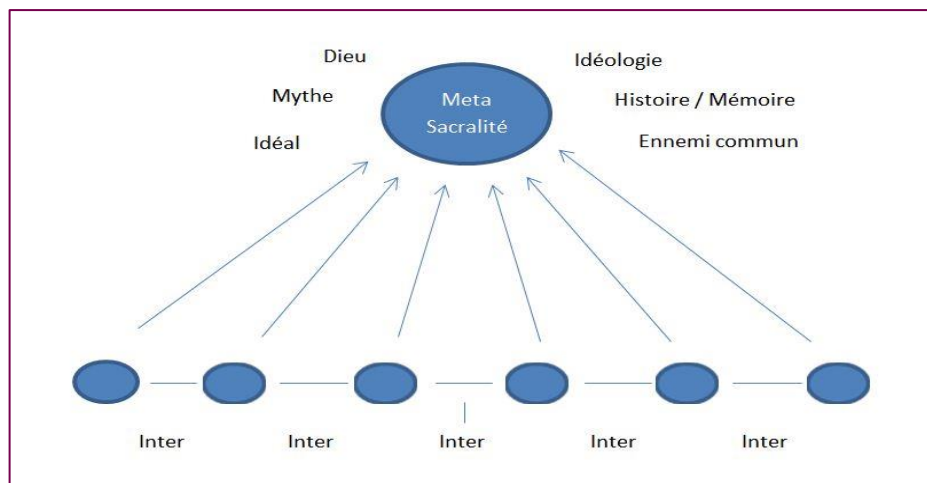
sans-abris ou démunis. Dans cette première dimension interindividuelle, disons éthique ou morale, la fraternité a une dimension universelle. Elle est à la fois un principe et une valeur dont nos sociétés ont besoin pour faire face aux replis identitaires et aux discriminations de tous ordres.

Il existe, d'autre part, des fraternités plus petites parce que les hommes éprouvent le besoin d'appartenir à un collectif, à des « familles » d'adoption : il s'agit des sociétés, des groupes, des confréries formés par ceux qui se reconnaissent comme frères, comme membres de la même famille, parce qu'ils partagent les mêmes principes, les mêmes idéaux, voire les mêmes combats, à partir de critères ethniques (les Kabyles ou les Bretons), religieux (les chrétiens ou les musulmans), idéologiques (les communistes), sociaux (les classes ou les ordres), professionnels (les confréries de métier depuis le Moyen Âge). Dans cette dimension plus collective et identitaire, disons politique ou sociale, la fraternité désigne un sentiment d'appartenance à ce qu'on appelle aussi des communautés. Intéressons-nous un peu à l'organisation de ces fraternités « restreintes » ou « communautaires », à la manière dont elles se constituent et à leurs rapports entre elles.

Les logiques de reconnaissance et d'appartenance

Qu'est-ce qui fait la force d'adhésion d'un groupe, la force du lien fraternel ? Comment ça marche ? Quels sont les moyens de souder un groupe, un peuple ? Qu'est-ce qui suscite un sentiment d'appartenance et permet de fabriquer du « Nous » ?

Toute fraternité est une relation entre des individus qui partagent la même filiation et se comprend à partir d'un lien horizontal et vertical : le lien vertical c'est le lien avec le père ou la mère, le lien horizontal c'est le lien qui unit les enfants de ces parents. Les petites ou grandes fraternités qui nous intéressent obéissent à la même logique. Pas de fraternité sans une parenté commune et pas de lien horizontal sans une attache verticale qui a pour fonction de maintenir ce lien. Traduit dans le champ social et hors du domaine de la famille, cela signifie que ce qui fait du lien entre (inter en latin) les hommes est à chercher dans un principe supérieur sacré qui les dépasse (qui est « au-delà », méta en grec) et les attache : « Pour produire de l'inter, donnez-nous du méta », explique Régis Debray.



C'est la sacralité qui crée du lien et relie, le respect commun de quelque chose de sacré (sacer) qui est « mis à part », « séparé » (du verbe *secerno*), auquel on attache une valeur supérieure et auquel on ne touche pas, qu'il faut « rendre inviolable » (*sancio*).

Qu'est-ce que ce principe supérieur, ce <méta>, considéré comme sacré et qui soude par le haut des hommes dans une communauté fraternelle pour créer du sentiment d'appartenance ? On peut repérer plusieurs méta qui servent de sacralité d'attachement et qui génèrent un sentiment plus ou moins fort d'appartenance : Dieu et la religion, le mythe, l'idéal, l'idéologie, l'Histoire (ou plutôt la mémoire) ; il en est un dernier, des plus redoutables, dont la sacralité est assez faible, mais qui nourrit un imaginaire puissant et efficace : l'ennemi commun.

Quelles sont les communautés les plus soudées ? Où est-ce qu'on trouve les « nous » les plus solides ? Dans les religions (du latin *religare*, « relier ») où l'on retrouve ce lien vertical et horizontal qui relie très fortement les hommes à Dieu et entre eux. L'idéologie est un également un moyen assez efficace de souder un groupe d'hommes (ex. : le communisme, le nationalisme). Il est également courant de souder un peuple à partir d'un idéal ou d'une histoire commune, même si cela semble un peu plus difficile. Dans tous les cas, il faut cultiver le sentiment d'appartenance par un culte, à la façon dont procèdent les religions : cérémonies collectives, commémorations, sacralisation de personnalités éminentes, de lieux, d'objets, de moments qui ont marqué l'histoire de la communauté.

Il existe enfin un moyen très efficace de souder un groupe : le liguer contre un ennemi commun (l'étranger, l'immigré, l'Autre de manière générale). C'est une stratégie politique (et même sportive) malheureusement assez courante. Les théories du complot s'inventent même des ennemis invisibles en jouant sur un sentiment bien connu pour souder les plus fragiles d'entre nous en une « fraternité des pessimismes » : la peur.

Bien sûr, cette logique d'appartenance est complexe et on observe des groupes dont la sacralité d'attachement est un mélange de plusieurs méta. Ainsi le « patriotisme » américain repose sur un <mixte> relativement bien équilibré de méta religieux (essentiellement chrétien, à dominante protestante), d'idéal (le « rêve américain »), d'historique (le culte des anciens et du drapeau). L'appartenance en Israël repose sur un autre mixte de méta religieux (appuyé sur l'Ancien Testament) et mythique (la terre promise, le peuple élu).

Et en France ? Le sentiment d'appartenance y est-il développé ? Est-ce que la fraternité fonctionne ? Et quel est le méta, le principe commun sacré qui attacherait les français les uns aux autres ? Depuis la Révolution, le processus de laïcisation et de sécularisation a peu à peu conduit la France à rompre avec l'une des sacralités les plus liantes – Dieu et la Religion – au profit d'un mixte de trois méta : l'Histoire et/ou la Mémoire de la Révolution, l'idéal de son texte fondateur (la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen de 1789), voire le mythe de la République. Telle est la nouvelle donne d'une logique d'appartenance pour une fraternité sans dieux. Comment susciter une adhésion aux valeurs de la République et créer un sentiment d'appartenance à la communauté des citoyens ? Comment faire « vivre et partager les valeurs de la République » ?

Une part d'ombre

La part d'ombre de la fraternité réside donc dans la curieuse logique d'appartenance de ces « familles », une logique d'inclusion /exclusion. Souvent lorsqu'il y a des « frères », il y a des « faux-frères » ou des « frères ennemis ». Il y a parfois, souvent, toujours de la « frénésie » dans la fraternité parce qu'elle a tendance à fabriquer du « Nous » contre du « Eux », parce qu'elle intègre en excluant. Lorsqu'elle se replie sur elle-même pour bannir tous ceux qu'elle juge différents ou étrangers, la fraternité se réduit en communauté, pour le meilleur et pour le pire. Elle peut alors fonctionner comme un clan, une tribu, un cercle fermé auquel il vaut mieux appartenir. La Révolution française elle-même qui a pourtant dès le début reconnu et proclamé la fraternité comme une valeur a connu la Terreur, c'est-à-dire une période où la guillotine tombait tous les jours sur la tête des « faux-frères » au nom de la fraternité. « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté » déclarait alors Saint-Just, l'un de ces révolutionnaires les plus intransigeants.

Retenons deux idées :

- La fraternité peut embrasser très large et s'ouvrir à l'universel, mais elle peut aussi fermer les bras et se réduire en une communauté fermée qui rejette ceux qu'elle ne reconnaît pas comme membres de la famille.

- Un sentiment d'appartenance doit être entretenu, cultivé si l'on veut qu'il soit fort, mais toute la difficulté consiste à trouver le juste milieu qui permet de susciter un sentiment d'appartenance sans produire de l'intégrisme.

L'intérêt d'un questionnement sur la fraternité avec les élèves

Le programme d'Enseignement Moral et Civique invite à plusieurs reprises à « travailler » la notion de fraternité. Elle est reconnue comme une « valeur » qu'il faut « expliquer en mots simples » dans le cycle 2 et 3 (en compagnie de l'inséparable « solidarité ») tandis que le programme du cycle 4 propose d'« exprimer des sentiments moraux » ou de « comprendre la diversité des sentiments d'appartenance civiques, sociaux, culturels, religieux ».

L'enjeu d'une réflexion sur la fraternité consiste notamment à interroger l'origine et le sens de nos différentes appartenances pour penser les conditions de leurs coexistences pacifiques. On pourra travailler avec les élèves à partir des deux dimensions d'appartenance de la fraternité, morale ou politique : soit en interrogeant avec eux leur sentiment d'appartenance à l'humanité (dans l'espace et dans le temps), soit en interrogeant leurs différentes appartenances communautaires. Dans le premier champ de questionnement, on peut notamment les interroger sur les différentes expériences de la fraternité (pitié, empathie, compassion, etc.). Pour le second champ, on peut les conduire à réfléchir sur la façon dont on peut appartenir à plusieurs familles à la fois (le quartier, la classe, l'école ou le collège, l'ethnie, la religion, la nationalité, la citoyenneté, l'humanité), ainsi que sur le problème de la coexistence pacifique de ces différentes appartenances.

Fiche pour les jeunes

Questionnements

Le sentiment d'appartenance à des familles :

- En quoi tous les êtres humains sont-ils reliés ? Qu'ont-ils en commun ?
- Tous les hommes sont-ils frères ? Peut-on parler de « famille » pour désigner l'humanité ?
- Qui appelles-tu « mon frère » ou « ma sœur » ? Dans quelles circonstances ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?
- À combien de « familles » penses-tu appartenir ?
- Peut-on devenir frères si l'on ne fait pas partie de la même famille ?
- Une communauté d'appartenance est-elle nécessairement un cercle fermé ?
- Te sens-tu appartenir à la « famille » des citoyens français ? Pourquoi ?

Les expériences de la fraternité :

- Qu'est-ce qui fait qu'on souffre de voir l'autre souffrir ?
- Est-ce que vous connaissez le nom de ce sentiment qui fait qu'on souffre et qu'on est triste quand on voit un autre être humain qui souffre ? (la pitié, la compassion)
- Dans quelles situations éprouves-tu de la compassion, de la pitié, de l'indignation, de l'empathie ?
- Qu'est-ce que ces expériences te disent du lien qui unit les hommes entre eux ?

Les obstacles à la fraternité :

- Est-ce que c'est parfois plus difficile d'être fraternel avec ses propres frères et sœurs qu'avec les autres humains ? Pourquoi ?
- Peut-on avoir de la fraternité en soi et rencontrer pourtant des difficultés à être fraternel avec les autres ?
- Peut-on fraterniser avec son ennemi ?

Les « cousines » de la fraternité :

- Qu'est-ce qui distingue la solidarité de la fraternité ?
- Qu'est-ce qui distingue l'amitié de la fraternité ?
- Est-ce que la fraternité signifie qu'on est tous amis ?

L'inaccessible fraternité :

- Peut-on vivre de façon fraternelle ?
- La fraternité entre tous les hommes est-elle un idéal impossible ?
- La fraternité, ça s'apprend ?

Les techniques pour développer le sentiment d'appartenance :

- Connais-tu des peuples particulièrement soudés entre eux ? À ton avis, pour quelles raisons ?
- Comment peut-on développer le sentiment d'appartenance d'un groupe (classe, équipe, école, etc.) ?
- Si tu devais souder un groupe, comment t'y prendrais-tu ?
- En quoi la peur est-elle un moyen efficace pour souder un groupe ?
- En quoi le fait de désigner un ennemi commun est-il un moyen efficace pour souder un groupe ?
- Est-ce qu'il y a des idées, des valeurs ou des actions positives qui peuvent souder un groupe ? Lesquelles ?
- En quoi discuter ensemble dans les ateliers philosophiques fait de nous des « frères de pensée » ?

L'exclusion, la différence

- Connais-tu des élèves, dans ta classe ou dans l'école, qui sont souvent seuls, voire rejetés ou moqués ? Pour quelles raisons ? Que faudrait-il faire pour que cela change ?
- Les femmes sont-elles des frères comme les autres ?
- L'Autre restera-t-il toujours nécessairement un étranger ?

Les situations

Situation 1

La « 3e mi-temps » en sport : le banquet fraternel après la lutte solidaire

Karim joue au rugby contre la classe dans laquelle se trouve son cousin Brahim. C'est la finale du Tournoi interclasses organisée chaque année entre les trois collèges de la ville. L'équipe de Brahim l'emporte très largement, même si l'équipe de Karim s'est « battue » avec beaucoup de courage contre une équipe trop forte pour elle. La rencontre a été très tendue. À la fin du match, les vainqueurs applaudissent les perdants en leur faisant une haie d'honneur. Tous les joueurs se retrouvent ensuite pour la fameuse « 3e mi-temps » durant laquelle ils partagent le même repas à la même table.

Questions :

- Est-il possible de se respecter/ de se retrouver lorsqu'on s'est affronté ?
- Peut-on être solidaire dans la mêlée « contre » des adversaires tout en les respectant comme « frères » ?
- Peut-on fraterniser après le combat et devenir « frère » après avoir été « adversaire » ?
- Que permet le moment du troisième mi-temps ?
- Penses-tu que ce temps de pause et de retrouvailles puisse être transposé/ devrait être transposé dans un autre contexte que le sport ?
- Quelles sont les valeurs qui sont mises en avant pendant ce temps ? Que deviennent les adversaires d'autrefois ?
- Si tu étais l'entraîneur, comment t'y prendrais-tu pour développer l'esprit d'équipe ? En développant la « compétition » ou la « coopération » entre les joueurs ? La « concurrence » ou la « solidarité » ?
- A l'école : te sens-tu plus en confiance dans une classe où règne la compétition ou l'entraide ?
- As-tu déjà participé à une activité de coopération ? En gardes-tu un souvenir agréable ? Pourquoi ?

Situation 2

Les cyber violences : un manque d'empathie sous la pression conformiste du groupe

Cindy est en 4e. Elle est très bien intégrée dans sa classe qu'elle connaît depuis la 6e. Elle reçoit un MMS d'une de ses meilleures amies qui relaie une photo dégradante de la nouvelle élève, arrivée dans la classe depuis un mois, et dont tout le monde se moque parce qu'elle a une très forte poitrine. La photo la montre en sous-vêtements dans les vestiaires du gymnase et a été prise à son insu.

Questions :

- À ton avis pourquoi la nouvelle élève a-t-elle été prise en photo de manière compromettante ?
- Penses-tu que quelqu'un aimerait avoir une photo en petite tenue qui circule sur lui/elle ?
- Qu'est-ce qui peut pousser une personne à vouloir nuire à une autre ?
- La personne qui a pris la photo perçoit-elle la portée de son acte ?
- À ton avis quelle va être la décision de Cindy ? Va-t-elle relayer la photo ?
- Qu'est-ce qui pourrait l'influencer et la conduire à l'envoyer ou ne pas l'envoyer ?
- Sur quels critères sait-on que l'on fait partie d'un groupe ? À quoi le reconnaît-on ?
- C'est quoi être pareil, c'est quoi être différent ? Est-ce possible d'être à la fois différent et identique ?

- Exclut-on nécessairement les autres lorsqu'on fait partie d'un groupe ?
- Qu'est-ce que cette photo permet au groupe ? Pourquoi fait-il cela ?
- Quel rôle joue la nouvelle élève par rapport au groupe et au reste de la classe ? Qu'est-ce que cela permet ?
- En quoi le fait d'être anonyme derrière son téléphone et « éloigné » des autres change-t-il notre attitude à leur égard ?
- Fais-tu des choses sur internet ou les réseaux sociaux que tu ne te permettrais pas de faire en direct ? Pourquoi ?

Situation 3

Les sports de combat : une école de fraternité ?

Moussa sort du collège et rentre chez lui. À la récréation de l'après-midi, il s'est encore disputé avec Diallo, son pire ennemi depuis plusieurs années. Champion départemental de boxe, il doit se rendre à son entraînement. En sortant de chez lui pour se rendre à la salle de sports, il tombe nez à nez sur un groupe de jeunes de son quartier qui est en train de s'en prendre physiquement à Diallo pour lui voler son téléphone mobile. Au moment où il arrive, Diallo a déjà pris des coups et a le visage en sang.

Questions :

- À ton avis que va décider Moussa ?
- Qu'est-ce que peut se dire Moussa en voyant un individu seul face à un groupe ?
- Est-il possible d'avoir envie d'aider son ennemi ? Au nom de quel principe ?
- Dans une situation de danger comme celle-ci, est-il plus simple d'aider un étranger, ou une personne que l'on connaît ?
- Pourquoi Moussa fait-il de la boxe : pour se défendre ou pour défendre les autres ?
- Les valeurs de la boxe sont-elles uniquement des valeurs individuelles ?
- Faire un sport de combat rend-il insensible à la souffrance des autres ?
- Les sports de combat et les jeux vidéo de guerre modifient-ils notre seuil de tolérance en nous habituant à la violence ? Peuvent-ils nous donner « le goût » de la violence ?
- Sais-tu pourquoi on appelle la boxe « le noble art » ? Que peut-on bien y apprendre à part à se battre ?

Les distinctions conceptuelles

- Fraternité / communauté : on distinguera en effet la fraternité universelle qui unit tous les hommes des fraternités particulières ou communautaires (religieuses, culturelles, ethniques, etc.)

- Fraternité dans le temps / fraternité dans l'espace : on distinguera le lien qui unit tous les hommes par-delà les frontières géographiques et culturelles (fraternité horizontale) et le lien qui unit les hommes dans le temps et dans l'histoire (fraternité verticale) : l'héritage du passé, la responsabilité à l'égard des générations futures.

- Appartenance /ostracisme ; identité / différence : on peut interroger les critères selon lesquels un groupe rassemble ou au contraire rejette certaines personnes en générant du « eux » pour faire du « nous ».

- Fraternité / Solidarité : la solidarité renvoie à l'idée d'entraide, de coopération, de défense d'un intérêt commun : elle situe dans le domaine de l'action. La fraternité possède une dimension affective et désigne plus spécifiquement un « sentiment d'appartenance ».

- Fraternité / sororité : on peut interroger la nécessité de créer le mot de « sororité » pour signaler et dénoncer la domination masculine, y compris dans le langage. Les femmes ne sont-elles pas les premières victimes de la « fraternité » ? Ne sont-elles pas des « frères » comme les autres ?

- La camaraderie / la fraternité / l'amitié : on distinguera une relation affective entre des individus qui se sont choisis comme « amis » parce qu'ils ont appris à se connaître et à s'aimer d'une relation affective entre des individus qui ne sont pas amis, mais qui partagent une cause ou une identité commune, voire combattent pour elle. Si l'on se comporte souvent de façon fraternelle entre amis, il n'est pas nécessaire d'être amis pour être fraternels.

- L'empathie cognitive / l'empathie émotionnelle : Du grec *pathein*, « sentir » et en, « dedans », l'empathie désigne la capacité à se mettre à la place d'autrui, de ressentir ce qu'il ressent, de comprendre ce qu'il pense, de s'identifier à lui. On distinguera toutefois l'empathie affective ou émotionnelle, qui désigne la capacité à sentir et partager les sentiments ou émotions des autres, de l'empathie cognitive, c'est-à-dire la capacité qui « nous permet de comprendre les sentiments et pensées d'autrui, sans en être pour autant affecté. Je peux très bien comprendre l'état émotionnel d'autrui, et rester devant lui, insensible à sa douleur, voire, si je suis cruel, prendre du plaisir à sa souffrance.

Les expériences de la fraternité

- La pitié : « une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible et principalement nos semblables » (Rousseau)
- L'empathie
- La compassion / la sympathie
- L'indignation/le respect de la dignité humaine
- La charité
- La solidarité
- L'hospitalité

Attention : la « coopération » et « solidarité » peuvent souder un groupe de persécuteurs (ex. : le harcèlement).

Les expressions à interroger :

- « faux-frères »
- « frères ennemis »

Les grandes citations de la fraternité :

« Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité », article 1er de la Déclaration des droits de l'homme de l'ONU proclamée en 1948.

« Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger », Tércence (Ile av. J.-C.).

« Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons mourir ensemble comme des idiots », Martin Luther King, Discours du 31 mars 1968.

« La nature (...) nous a tous créés de même et coulés en quelque sorte au même moule, pour nous montrer que nous sommes tous égaux, ou plutôt tous frères », La Boétie, Le discours de la servitude volontaire (1576).

« La fraternité est un sentiment qui nous porte à ressentir les mêmes joies et les mêmes peines comme si les hommes n'en faisaient qu'un ; ainsi ceux-là sont des frères qui veulent partager les souffrances des uns des autres et qui dirigent leur force à se rendre mutuellement heureux », Charles Renouvier, Manuel républicain de l'homme et du citoyen (1848)

La fraternité dans l'histoire

Les grandes figures de la fraternité :

- Gandhi, Nelson Mandela
- Martin Luther King, Rosa Parks

- Sœur Emmanuelle, l'Abbé Pierre

Les grands moments de la fraternité :

- Le transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon le 19 décembre 1964

- La marche des beurs en 1983

- La coupe du monde 1998 en France

- L'investiture de Barack Obama en 2008

- La manifestation du 11 janvier 2015 en hommage aux journalistes de Charlie Hebdo

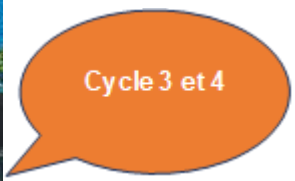
Documentation pour accompagner la réflexion

Les films



Fiche pédagogique sur le film « Dragons » : l'expérience de la pitié

Dragons (titre original : How to train your Dragon) de Chris Sanders et Dean De Blois, 2011



1er extrait : 00h12'30 secondes environ jusqu'à 00h14'17 environ

Harrold (Hiccup= hoquet en anglais) vit parmi les Vikings qui sont forts, valeureux et souvent un peu bruts et simplètes. Il est rêveur, sensible, maladroit et ne se retrouve pas dans cette virilité musclée. Cependant, il essaye de faire plaisir à son père qui est le chef de la tribu. Cette tribu a toujours été en guerre contre les dragons et les jeunes Vikings s'entraînent d'ailleurs dès le plus jeune âge à les tuer. Au cours d'une attaque de dragons sur le village, Harrold a réussi à toucher (avec une catapulte) un spécimen très rare et très redouté. Il se rend sur

les lieux de la chute avec l'intention de tuer la bête, de montrer à son clan qu'il est, lui aussi, capable de tuer un dragon. Cependant, au moment de passer à l'action, les choses ne vont pas se passer exactement comme prévu...

- Que remarques-tu chez Harold ? Que font ses mains en tenant le poignard ?
- Qu'essaye de faire Harold en se disant « Je vais te tuer dragon, après je prendrai ton cœur et je le donnerai à mon père, je suis un viking ! » ?
- Que se passe-t-il lorsqu'il regarde le dragon ? Que voit-il dans ses yeux ?
- Penses-tu qu'il hésite à le tuer par lâcheté ?
- Pourquoi décide-t-il de le libérer ?
- Pourquoi le regard du dragon est-il plus fort que les règles du clan ?
- Que penses-tu de la réaction du dragon après qu'il est libéré ? Pourquoi le dragon ne choisit-il pas non plus de tuer Harold ?
- Pour toi, l'acte d'Harold est-il un acte de courage ou un acte de lâcheté ?
- Comment nommerais-tu le sentiment d'Harold face au dragon ?
- Penses-tu comme le philosophe Rousseau que la pitié est un « sentiment naturel » ?

2e extrait : 01h05'00 secondes environ jusqu'à 01h06'36 environ

Dans ce second extrait, on retrouve Harrold à la suite de l'attaque de dragons sur le village durant laquelle il a réussi à toucher (avec une catapulte) un spécimen très rare. Ce dragon qu'Harrold a surnommé (Crok mou « toothless » = sans dents) est blessé à la queue et ne peut plus voler, il est donc coincé près d'un lac et ne peut plus décoller. Harrold lui rend visite régulièrement pour le nourrir et change petit à petit son regard sur cette espèce en apprenant à mieux la comprendre. À force de les côtoyer, Harrold finit par percer le mystère des attaques des dragons et se rend compte qu'ils attaquent les hommes, car ils sont sous l'emprise d'un dragon géant qui les réduit en esclavage. Dans cette scène son amie lui demande pourquoi il n'a pas décidé de tuer Crok mou lorsqu'il en avait l'occasion.

- Harrold commence par dire qu'il n'a pas pu le tuer : « J'ai pas envie » « J'ai pas voulu ». Quelle différence fais-tu entre les deux, entre ne pas pouvoir et ne pas vouloir ?
- « Je l'ai regardé et là, c'est moi que j'ai cru voir » ? Se voir en l'autre empêche-t-il la violence ?
- Est-ce toujours facile de se voir en l'autre ?
- Est-il nécessaire d'être semblable pour reconnaître l'humanité de l'autre ?
- Dans ce cas précis, peut-on parler d'un sentiment d'humanité pour le dragon ?
- La pitié nous empêche-t-elle fondamentalement de faire du mal aux autres ? « C'est, en un mot, dans ce sentiment naturel, plutôt que dans des arguments subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance

que tout homme éprouverait à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation »,
JJ.Rousseau Discours sur l'Origine de l'inégalité.

- Selon toi, y a-t-il une notion de dégoût dans le mot « pitié » ? Que veut-on dire quand on dit : « tu me fais pitié » ? Est-ce le même sens que la pitié selon Rousseau ?

Fiche pédagogique sur le film « Ma vie de courgette »

La fraternité des « sans famille »

Ma vie de Courgette de Claude Barras, 2017



Cycle 2 et
Cycle 3

Extrait : à partir de 56'20 environ jusqu'à la fin

Courgette (Icare) vit seul avec sa mère alcoolique. Un jour elle tombe dans l'escalier et meurt. Courgette est placée dans un foyer d'accueil dans lequel il fait la rencontre d'autres petits cassés de la vie comme lui : Simon, Ahmed, Alice, Jujube, Béa et bien sûr Camille. Petit à petit, il se reconstruit jusqu'à être adopté avec Camille par un policier de la brigade des mineurs. Cette scène se situe à la fin du film, lorsqu'il écrit à Simon qui est resté au centre, pour lui donner des nouvelles.

Exploitation de la scène

- Que pensez-vous des questions des enfants ?
- De quoi ont-ils peur ?
- Que signifient leurs questions ? Quelle définition donnent-ils de l'amour parental ?
- Quel type de lien les enfants ont-ils réussi à créer entre eux (quels éléments te permettent de le dire ?)

« Le foyer c'est l'endroit pour ceux qui n'ont plus personne pour les aimer, je crois que tu t'es trompé parce que nous on ne t'a pas oublié, et on n'a pas oublié les autres »

Questions d'ouverture

- Peut-on se sentir frères/sœur alors qu'on ne l'est pas ?
- N'est-il pas parfois plus difficile d'être fraternel avec nos propres frères et sœurs qu'avec les autres ?

- N'appartenons-nous qu'à une seule sorte de famille ?
- Qu'est-ce qui peut souder les gens ? Est-ce toujours autour de notions positives ?
- Une fraternité universelle est-elle un idéal inaccessible ? Pouvons-nous aimer tout le monde ?
Accepter tout le monde ?

Fiche pédagogique sur le film Zootopia :

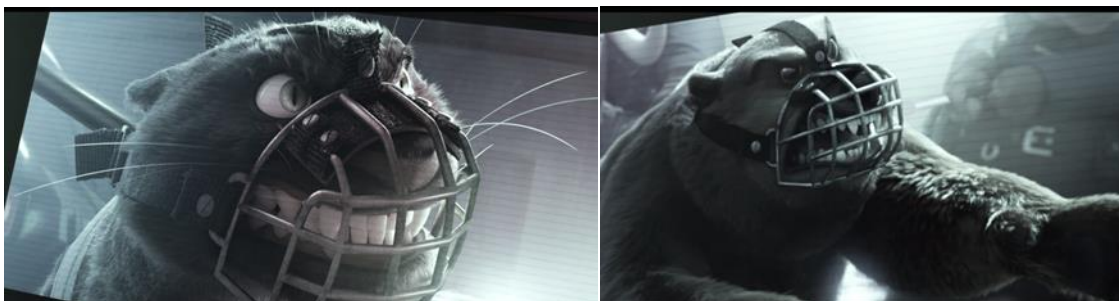
L'ennemi commun : une stratégie efficace pour fabriquer du « Nous » contre du « Eux »

Zootopia de Byron Howard et Riche Moore, 2016. Disney Studio.



Cycle 3 et
Cycle 4

Zootopia est un monde où proies et prédateurs vivent en paix depuis des siècles jusqu'au jour où des prédateurs disparaissent. Lorsqu'ils sont retrouvés, ils sont retournés à l'état de bête sauvage sanguinaire et devenus très dangereux. Le lieutenant de police Judy Hopps (une lapine) et son compère Nick Wilde (un renard) mènent l'enquête pour comprendre pourquoi ils se sont transformés.



Extrait : environ 1 heure 29 minutes et 30 secondes

Dans ce passage, ils découvrent que la maire remplaçante de Zootopia a fomenté un complot : elle injecte aux prédateurs un sérum qui les fait retourner à l'état sauvage et manipule l'opinion publique pour lui faire croire que les prédateurs sont de nouveaux des ennemis dangereux. Elle espère ainsi liguer les proies contre les prédateurs pour justifier l'élimination de ces derniers.

- « On est de la même équipe Judy ? ». De quelle équipe s'agit-il ? Quels sont les deux partis qu'elle oppose ?
- Penses-tu que Judy a envie de faire partie de cette équipe ?
- « Les proies sont plus nombreuses... Penses-y, 90 % de la population unie contre un ennemi commun, personne ne nous arrêtera ».
- Pourquoi cherche-t-elle un ennemi commun ? Qu'est-ce que cela permet d'avoir un ennemi commun ? Dans quel intérêt ?
- « 90 % de la population » c'est la majorité, une très grande part de la population. Selon toi, la majorité a-t-elle forcément raison ?
- Quel est le plan de la maire remplaçante ? À ton avis pourquoi veut-elle faire cela ?
- As-tu des exemples, dans l'histoire ou dans l'actualité, où l'on cherche (dans des pays) un ennemi commun ?
- « Les prédateurs sont biologiquement prédisposés à devenir sauvages »

Si l'on reformule, cela revient à dire que l'on ne peut pas lutter contre ça, que c'est une fatalité.

- Sais-tu comment ça s'appelle quand on présuppose quelque chose sur les gens ?
- ☒ Des a priori, des stéréotypes
- As-tu des exemples de stéréotypes auxquels tu pourrais penser ?
- « La peur, ça marche toujours ». De quelle peur parle-t-elle ?
- Est-ce que tu es d'accord avec cette affirmation selon laquelle : « la peur, ça marche toujours » ?
- Qu'est-ce que cela permet d'avoir peur de quelque chose tous ensemble ?
- À ton avis comment peut-on faire pour lutter contre la peur de l' autre ?

La littérature de jeunesse

Lien vers un Padlet qui recense des albums à partir desquels on peut conduire une discussion :

<https://padlet.com/cbudex/fraterniteatelierphilo>

Fiche pédagogique sur l'album « C'est mon frère »



Fin Cycle 1 et
Cycle 2

C'est mon frère de Lenia Major et Claire Vogel, les éditions du ricochet, 2016.

Les deux frères, petit dinosaure et petit panda ne se ressemblent pas du tout, c'est ce que disent les autres à petit panda : « N'importe quoi, regarde sa tête... il est tout vert, ce n'est pas ton frère ! »

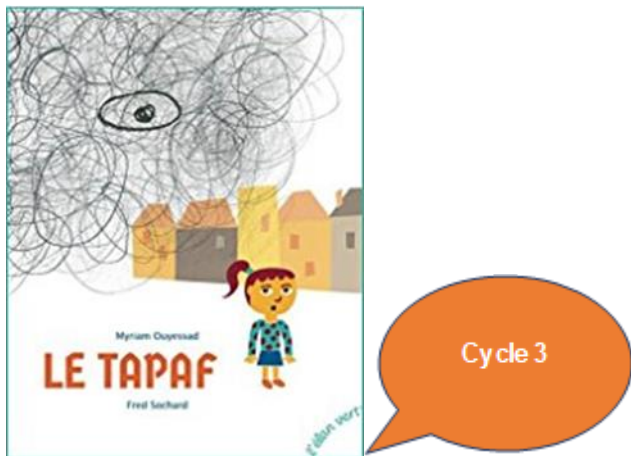
Mais petit panda n'a pas dit son dernier mot : « c'est mon frère ! » et c'est ce qu'il va leur expliquer.

- Comment petit panda explique-t-il aux autres que c'est son frère ? Que leur montre-t-il ?
- Comment se comporte-t-il avec son frère (ex : doudou, ex : lacets, ex : ce qu'il déteste) ?
- « Il y a des jours où je cache ses jouets pour l'embêter. Après, il prend mes BD et les jette par la fenêtre, mais comme il est plus petit, il n'est même pas puni (et peut-être aussi parce que j'ai commencé) ».
- Dans cette situation qu'est-ce qui est différent par rapport aux autres exemples donnés ?
- Dans ce cas précis ça veut dire quoi, aussi, être frère ?
- « Maintenant que tu le dis, c'est clair, c'est ton frère »
- Comment a-t-il réussi à convaincre les autres ?
- « Quand il tombe, des fois il a les genoux qui saignent, le nez et les yeux qui coulent tout pareil que moi »
- Est-ce que cette situation n'est valable que pour petit panda et petit dinosaure ? Toi, quand tu tombes, as-tu les genoux qui saignent, le nez et les yeux qui coulent ?
- Est-ce que tu sais comment ça s'appelle quand quelque chose peut être compris/ reconnu de tous ? (universel)
- As-tu déjà entendu ce mot ? Dans quel contexte ?
- A-t-on besoin d'avoir le même sang pour se sentir frère de quelqu'un ?
- Qu'est-ce qu'il faut pour se sentir frère de quelqu'un ?
- Est-ce que tu sens frère/ sœur avec des personnes qui ne sont pas de ta famille ?
- Est-ce qu'il y a des conditions pour être frère avec quelqu'un ?

- Selon toi, les hommes sont-ils tous frères ? Est-ce qu'on peut se sentir frère avec tout le monde ?
- Peut-on être frère avec un ennemi ?

Fiche pédagogique sur l'album « Le Tapaf »

Le Tapaf, de Myriam Ouyessad et Fred Sochard, Éditeur Élan vert, 2016.



Personne ne sait quand c'est arrivé. Simplement, un jour, c'était là : le Tapaf ! Haut comme une pomme, avec un minuscule gourdin, il surgissait d'on ne sait où pour nous casser les pieds. Au début, ça nous faisait rigoler. Puis ça a grossi. Et on a commencé à s'inquiéter...

Ce livre permet d'interroger ce qu'on pourrait appeler la « fraternité des pessimismes », c'est-à-dire la stratégie qui consiste à fabriquer du « Nous » contre du « Eux », à souder les hommes en jouant sur la peur et en désignant un « ennemi commun ».

- Qu'est-ce qui devient l'ennemi commun dans le livre ? Est-ce le Tapaf ? Pourquoi le Tapaf ne devient-il pas l'ennemi commun ?
- « En toute logique, ils concluaient qu'il suffisait de ne plus rire pour garder ses deux pieds ». Que penses-tu de l'attitude des scientifiques et de leur logique ?
- Quels sont ceux qui sont perçus comme des faux frères ? « On les traitait d'inconscients, d'irresponsables, d'égoïstes ». Qui est-ce « on », ce « nous » contre « eux », qui représente le camp du « NOUS » ? Et qui représente le camp du « EUX » ?
- Les lois rabat-joie : « En général tout abus de gaieté sera sévèrement réprimé ». Quel est le but de ces lois ? Au nom de quel principe sont-elles mises en place ?
- Une nouvelle communauté se crée à ce moment-là. Autour de quelles valeurs ? Qui se trouve rejeté ?
- Pourquoi le Tapaf continue-t-il de grossir malgré les rires qui cessent ? De quoi se nourrit-il pour grandir ?
- Faut-il laisser la peur diviser les gens ? Trouves-tu que les gens ont cédé à la peur ?

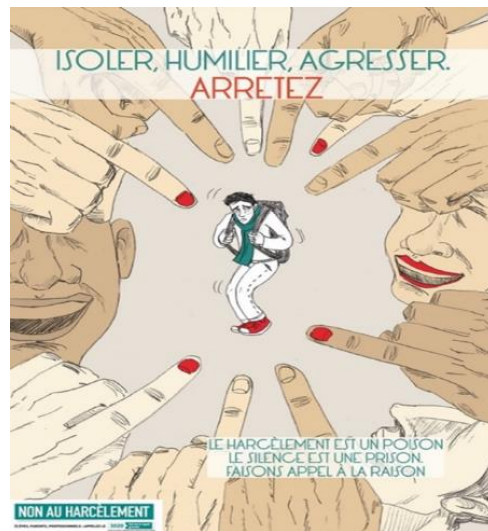
- La peur permet-elle de souder les gens ? Pourquoi ?
- Connais-tu d'autres choses qui peuvent souder les gens ?
- « Dans la cellule la plus profonde, on a cherché une solution. Ensemble on a tourné le problème dans tous les sens. » Qu'est-ce qui change à ce moment-là ? Est-ce qu'on a toujours deux camps « nous » et « eux » ? Quelle est la valeur du « on » ici ?

Les affiches

Dilemme moral à partir d'une affiche dénonçant le harcèlement entre pairs à l'école :

Le phénomène de harcèlement entre pairs en milieu scolaire fonctionne sous la forme d'une triangulation : auteur, victime et témoins passifs ou actifs (« spect'acteurs »). Il est souvent difficile aux témoins de s'opposer au groupe ou à son meneur pour faire cesser les brimades et protéger la victime. La solidarité du groupe peut alors se faire au détriment de la fraternité pour la ou les victimes. Pour inviter les élèves à réfléchir à leur attitude, on peut leur proposer le dilemme moral suivant, inspiré d'une question posée par Platon :

« Vaut-il mieux subir l'injustice que la commettre ? »



Lien vers le site ministériel « Non au harcèlement » :

<https://www.nonauharcèlement.education.gouv.fr/ressources/outils/>

Lien direct vers l'affiche :

<https://www.nonauharcèlement.education.gouv.fr/ressources/prix-non-au-harcèlement-2017-categorie-meilleure-affiche-lycee/>

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Pour la correction et la mise en forme, Michel Tozzi et Catherine Audrain.

Pour la validation, les élèves et leurs enseignantes, enseignants des établissements scolaires.

En France : à venir

Au Québec : à venir

Mention légale

Édition maison

Droits réservés - Centre International PhiloJeunes. NEQ – 1171679906. RNA - W751234568

Toute reproduction, en totalité ou en partie, est sous autorisation seulement et devra faire mention des auteurs et référer le Centre International PhiloJeunes.

Toute copie ou reproduction des logos est strictement interdite.

Notes

Ce document est en processus de validation par les enseignantes et enseignants membres du projet PhiloJeunes. Toutes personnes intéressées à se joindre au projet PhiloJeunes sont priées de contacter Michel Tozzi et Catherine Audrain.

Une formation PhiloJeunes est requise pour participer à la validation.